

Le message de notre jeunesse aux terroristes

par Julie Boulet-Gaches, Deborah Bucchi, Tristan Claret-Trentelivres, Simon Fullea, Thomas Macé, Idir Amour, six jeunes fiers et en colère.



« Ils ont frappé.

Ils avaient crié : « *On a tué Charlie !* » Mais nous étions tous *Charlie*.

Alors ils ont essayé de nous tuer, nous tous.

Ils n'ont fait aucune distinction, ils nous ont tous désignés comme leurs ennemis.

Tous les Français, ceux qui étaient *Charlie* comme ceux qui n'avaient pas voulu l'être.

Plus personne ne peut nier que cette guerre est la nôtre. Nous ne l'avons pas voulue, il faut à présent la mener.

Ils n'ont pas tiré n'importe où. Le prétendre, ce serait nier à l'ennemi sa logique politique et idéologique. Ils ont tiré aussi sur notre jeunesse.

Un stade de football, une salle de spectacle, un restaurant en terrasse. C'est notre vie, dans sa banalité même, qui a été visée. Ces lieux où partout, en France, nous buvons, fumons, dansons, où nous nous réunissons le soir. Ils ont frappé ce qui nous semblait quotidien, évident. Acquis. C'est-à-dire pour eux l'impur, l'idolâtre, le mécréant.

En visant nos terrasses de restaurant, ils ont voulu tuer notre sociabilité, notre art de vivre tous ensemble et mélangés. Ils ont voulu tuer les hommes, les femmes, les couples homosexuels et hétérosexuels qui ne se cachent pas, nos concitoyennes qui ne sont pas invisibles ni reléguées entre quatre murs.

En frappant nos salles de concerts, ils ont voulu assassiner notre liberté culturelle, nos créations et notre audace, nos artistes et notre imagination.

En frappant le Stade de France, ils ont voulu tuer notre sport le plus populaire, et avec lui tous nos sports.

En nous frappant, ils s'en sont pris à ce que l'on porte, à ce que l'on représente, à ce que l'on aime et qui nous est si cher. En d'autres termes, ils ont visé la République. Au milieu d'un Occident honni par eux, nos libertés, notre laïcité, nous désignent comme une cible prioritaire.

Les nôtres sont tombés pour les mêmes raisons que tant d'autres en des temps plus obscurs encore.

On sent alors monter deux sentiments mêlés à l'horreur, encore dominés par elle. La colère d'abord, nourrie par la tristesse, encore sous le choc, La fierté surtout. On ne l'attendait pas.

Car ce qu'ils ont frappé, on s'en sent les porteurs et on veut le défendre, avec d'autant plus de force qu'ils nous en ont rappelé la fragilité et le prix.

Et c'est finalement la quintessence de l'esprit français, de la liberté et de l'orgueil qui nous revient en mémoire, contre toute probabilité : le Cyrano de Rostand. Pourrions-nous être en sécurité en abandonnant le combat, en renonçant à nos principes ?

« C'est possible

Mais on n'abdique pas l'honneur d'être une cible. »

La République est leur cible. C'est notre bien le plus précieux. La République une et indivisible, pour laquelle nous allons combattre « *sans distinction d'origine, de race ou de religion* ».

Cette lutte passe d'abord par la banalité et la beauté de notre vie que nous devons préserver malgré les menaces. Continuer à vivre comme hier, c'est déjà mener le combat. »

Vendredi 27 novembre 2015
Cérémonie d'hommage national aux victimes des attentats



Pour la première fois de l'Histoire de France, la cour d'honneur des Invalides et sa batterie de soixante canons en bronze ont accueilli une cérémonie d'hommage national à des victimes civiles, celles mortes lors des attentats du 13 novembre. Une première à la hauteur du drame. Emotion, solennité et sobriété ont marqué ce rendez-vous qui a élevé ces victimes au même rang que des héros militaires. Avec cette cérémonie aux Invalides, un statut commun a été reconnu aux victimes du terrorisme, considérées comme représentatives d'une certaine idée de ce qu'est notre civilisation. Elles ont été abattues par un hasard malheureux, mais elles vont être chargées des valeurs de cette civilisation.

La Marseillaise a été jouée par l'orchestre de la Garde républicaine pour ouvrir la cérémonie et pour la conclure. Entre les deux, des chants et de la musique, puis la lecture à haute voix des prénoms, nom et âge des assassinés, égrenés l'un après l'autre dans un profond silence, à l'exception d'un, les proches s'y étant opposés. Le président de la République, François Hollande, a prononcé le discours dont voici le texte :

« Vendredi 13 novembre, ce jour que nous n'oublierons jamais, la France a été frappée lâchement, dans un acte de guerre organisé de loin et froidement exécuté. Une horde d'assassins a tué 130 des nôtres et en a blessé des centaines, au nom d'une cause folle et d'un dieu trahi.

Aujourd'hui, la Nation toute entière, ses forces vives, pleurent les victimes. 130 noms, 130 vies arrachées, 130 destins fauchés, 130 rires que l'on n'entendra plus, 130 voix qui à jamais se sont tuées. Ces femmes, ces hommes, incarnaient le bonheur de vivre. C'est parce qu'ils étaient la vie qu'ils ont été tués. C'est parce qu'ils étaient la France qu'ils ont été abattus. C'est parce qu'ils étaient la liberté qu'ils ont été massacrés.

En cet instant si grave et si douloureux, où la Nation fait corps avec elle-même, j'adresse en son nom notre compassion, notre affection, notre sollicitude, aux familles et aux proches réunis ici, dans ce même malheur. Des parents qui ne reverront plus leur enfant, des enfants qui grandiront sans leurs parents, des couples brisés par la perte de l'être aimé, des frères et des sœurs pour toujours séparés. 130 morts et tant de blessés marqués à jamais, marqués dans leur chair, traumatisés au plus profond d'eux-mêmes.

Alors, je veux dire simplement ces mots : la France sera à vos côtés. Nous rassemblerons nos forces pour apaiser les douleurs et après avoir enterré les morts, il nous reviendra de « réparer » les vivants.

A vous tous, je vous promets solennellement que la France mettra tout en œuvre pour détruire l'armée des fanatiques qui ont commis ces crimes, qu'elle agira sans répit pour protéger ses enfants. Je

vous promets aussi que la France restera elle-même, telle que les disparus l'avaient aimée et telle qu'ils auraient voulu qu'elle demeure. Et s'il fallait une raison de nous tenir debout, aujourd'hui, une raison de nous battre pour nos principes, une raison de défendre cette République qui est notre bien commun, nous la trouverions dans leur souvenir.

Ces femmes, ces hommes, venaient de plus de 50 communes de France. De villes, de banlieues, de villages. Ils venaient aussi du monde, 17 pays portent aujourd'hui avec nous le deuil.

Ces femmes, ces hommes, en ce vendredi 13 novembre, étaient à Paris, une ville qui donne un manteau de lumière aux idées, une ville qui vibre le jour et qui brille la nuit. Ils étaient sur les terrasses des cafés, ces lieux de passage ouverts aux rencontres et aux idées. Ils partageaient un repas aux saveurs du monde, dans cette soirée où l'automne ne paraissait pas finir. Ils chantaient au Bataclan aux sons d'un groupe américain qui leur faisait l'amitié de se produire dans une salle qui depuis deux siècles incarne l'esprit de Paris.

Ces hommes, ces femmes, avaient tous les âges, mais la plupart avait moins de 35 ans. Ils étaient des enfants lors de la chute du mur de Berlin, ils n'avaient pas eu le temps de croire à la fin de l'Histoire, elle les avait déjà rattrapés quand survint le 11 septembre 2001. Ils avaient alors compris que le monde était guetté par de nouveaux périls. Les attentats du début de l'année les avaient bouleversés. Beaucoup, je le sais, avaient tenu à manifester le 11 janvier, comme des millions de Français. Ils avaient dit leur refus de céder face à la menace terroriste. Ils savaient que la France n'est l'ennemie d'aucun peuple, que ses soldats se portent là où on les appelle, pour protéger les plus faibles et non pour assouvir une quelconque domination.

Ces femmes, ces hommes, étaient la jeunesse de France, la jeunesse d'un peuple libre, qui chérit la culture, la sienne, c'est-à-dire toutes les cultures.

Parmi les victimes du Bataclan, beaucoup avaient fait de la musique leur métier. C'est cette musique qui était insupportable aux terroristes. C'est cette harmonie qu'ils voulaient casser, briser. C'est cette joie qu'ils voulaient ensevelir dans le fracas de leurs bombes. Eh bien ! ils ne l'arrêteront pas. Et comme pour mieux leur répondre, nous multiplierons les chansons, les concerts, les spectacles ; nous continuerons à aller dans les stades, et notamment au Stade si bien nommé, le Stade de France à Saint-Denis. Nous participerons aux grands rendez-vous sportifs, comme aux rencontres les plus modestes, et nous pourrons aussi communier dans les mêmes émotions, en faisant fi de nos différences, de nos origines, de nos couleurs, de nos convictions, de nos croyances, de nos confessions, car nous sommes une seule et même Nation, portés par les mêmes valeurs.

Que veulent les terroristes ? Nous diviser, nous opposer, nous jeter les uns contre les autres. Je vous l'assure, ils échoueront. Ils ont le culte de la mort, mais nous, nous, nous avons l'amour, l'amour de la vie.

Ceux qui sont tombés le 13 novembre étaient la France, toute la France. Ils étaient étudiant, journaliste, enseignant, restaurateur, ingénieur, chauffeur, avocat, graphiste, architecte, mais aussi charpentier, serveur, photographe, fonctionnaire, publicitaire, vendeur, artiste. Ils étaient les métiers de la France, les talents du monde. Tous voulaient réussir, pour eux-mêmes, pour leur famille, pour leur pays. C'est en nous rappelant leur visage, leur nom, mais aussi leurs espoirs, leurs joies, leurs rêves anéantis, que nous agirons désormais.

Nous connaissons l'ennemi, c'est la haine ; celle qui tue à Bamako, à Tunis, à Palmyre, à Copenhague, à Paris et qui a tué naguère à Londres ou à Madrid. L'ennemi, c'est le fanatisme qui veut soumettre l'homme à un ordre inhumain, c'est l'obscurantisme, c'est-à-dire un islam dévoyé qui renie le message de son livre sacré. Cet ennemi nous le vaincrons ensemble, avec nos forces, celles de la République, avec nos armes, celles de la démocratie, avec nos institutions, avec le droit. Dans ce combat, nous pouvons compter sur nos militaires, engagés sur des opérations difficiles, en Syrie, en Irak, au Sahel. Nous pouvons compter sur nos policiers, nos gendarmes, en lien avec la justice, qui se sont encore comportés de façon admirable pour mettre hors d'état de nuire les terroristes.

Nous pouvons compter sur le Parlement pour adopter toutes les mesures qu'appelle la défense des intérêts du pays, dans un esprit de concorde nationale, et dans le respect des libertés fondamentales. Et puis, et puis surtout, nous pouvons compter sur chaque Française et sur chaque Français pour faire preuve de vigilance, de résolution, d'humanité, de dignité.

Nous mènerons ce combat jusqu'au bout et nous le gagnerons en étant fidèles à l'idée même de la France. Quelle est-elle ? Un art de vivre, une volonté farouche d'être ensemble, un attachement à la laïcité, une appartenance à la Nation, une confiance dans notre destin collectif.

Je vous l'affirme ici : nous ne changerons pas ; nous serons unis, unis sur l'essentiel. Et je salue, ici, devant vous, familles, ces innombrables gestes de tant de Français anonymes qui se sont pressés sur les lieux des drames pour allumer une bougie, déposer un bouquet, laisser un message, apporter un

dessin. Et si l'on cherche un mot pour qualifier cet élan, ce mot existe dans la devise de la République : c'est la fraternité.

Et que dire de la mobilisation de tous les services publics pour porter secours et assistance aux victimes, pour accompagner les survivants, pour soutenir les proches ? Ces personnels de santé, admirables ? Leur action dit aussi ce que nous sommes : un pays solidaire.

Tout ce qui s'est passé depuis le 13 novembre porte la marque de la gravité, de la conscience des défis qui se présentent à notre pays. Ceux qui sont tombés le 13 novembre incarnaient nos valeurs et notre devoir est, plus que jamais, de les faire vivre, ces valeurs.

Nous ne céderons ni à la peur, ni à la haine. Et si la colère nous saisit, nous la mettrons au service de la calme détermination à défendre la liberté au jour le jour, c'est-à-dire la volonté de faire de la France un grand pays, fier de son Histoire, de son mode vie, de sa culture, de son rayonnement, de son idéal universel, du respect et même de la ferveur que notre pays inspire au monde chaque fois qu'il est blessé.

Je n'oublie pas les images venues de la planète entière, célébrant dans le même mouvement le sacrifice de ceux qui étaient tombés à Paris, comme si c'était le monde entier qui se couvrait de deuil.

Le patriotisme que nous voyons aujourd'hui se manifester, avec ces drapeaux fièrement arborés, ces rassemblements spontanés, ces foules qui chantent la Marseillaise ; tout cela n'a rien à voir avec je ne sais quel instinct de revanche ou je ne sais quel rejet de l'autre. Ce patriotisme est le symbole de notre union, de notre inaltérable résistance face aux coups qui peuvent nous être portés, car la France garde intacte, malgré le drame, malgré le sang versé, ses principes d'espérance et de tolérance.

L'épreuve nous a tous meurtris, les familles d'abord, les Français, quelle que soit leur condition, leur confession, leurs origines. L'épreuve nous a tous meurtris, mais elle nous rendra plus forts. Je vais vous dire ma confiance dans la génération qui vient. Avant elle, d'autres générations ont connu, à la fleur de l'âge, des événements tragiques qui ont forgé leur identité. L'attaque du 13 novembre restera dans la mémoire de la jeunesse d'aujourd'hui comme une initiation terrible à la dureté du monde, mais aussi comme une invitation à l'affronter en inventant un nouvel engagement. Je sais que cette génération tiendra solidement le flambeau que nous lui transmettons.

Je suis sûr qu'elle aura le courage de prendre pleinement en main l'avenir de notre Nation. Le malheur qui a touché les martyrs du 13 novembre investit cette jeunesse de cette grande et noble tâche. La liberté ne demande pas à être vengée, mais à être servie. Je salue cette génération nouvelle. Elle a été frappée, elle n'est pas effrayée, elle est lucide et entreprenante, à l'image des innocents dont nous portons le deuil. Elle saura, j'en suis convaincu, faire preuve de grandeur. Elle vivra, elle vivra pleinement, au nom des morts que nous pleurons aujourd'hui.

Malgré les larmes, cette génération est aujourd'hui devenue le visage de la France.

Vive la République et vive la France. »

